RÉFLEXIONS

SUR

CET APHORISME D'HIPPOCRATE:

Δυό πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατα τὸν αὐτον τόπον, ὁ σφοδρότερος αμαυρôι τὸν ἕτερον.

TOUT TRAVAIL QUI S'OPÈRE DANS UN ORGANE, OBSCURCIT UN TRAVAIL PLUS FAIBLE QUI S'OPÈRE EN MÊME TEMPS DANS UN AUTRE.

Hippocrate, *Sect. II, Aphorisme* 46.

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 9 février 1827;

PAR

ROUSSEL DE VAUZÈME (CHARLES-AUGUSTE),

de PARIS (Seine),

Élève de l'école-pratique d'anatomie et d'opérations; membre de la société linnéenne de Bordeaux, du cercle chirurgical et de la société d'histoire naturelle de Montpellier;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AINÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n° 62.

1827.

A MON PÈRE,

Docteur en Médecine de l'ancienne Faculté de Paris, Médecin à la Cour de STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI, *Roi de Pologne; ex-Médecin des hôpitaux d'Étampes et de St.-Cyr.*

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

A M. LALLEMAND,

Professeur de Clinique externe à la Faculté de Montpellier.

A. ROUSSEL DE VAUZÈME.



RÉFLEXIONS

SUR

CET APHORISME D'HIPPOCRATE:

Δυό πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατα τὸν αὐτον τόπον, ὁ σφωδρότερος αμαυροῖ τὸν ἕτερον.

TOUT TRAVAIL QUI S'OPÈRE DANS UN ORGANE, OBSCURCIT UN TRAVAIL PLUS FAIBLE QUI S'OPÈRE EN MÊME TEMPS DANS UN AUTRE.

Hippocrate, *Sect. II, Aphorisme* 46.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. CIC.

LES ouvrages d'Hippocrate, après avoir traversé les siècles, brillent encore de la plus vive lumière. Le livre qui contient les aphorismes est un recueil de vérités fondamentales, déduites des propres observations de ce grand homme, ou de celles qui lui furent transmises par les plus célèbres médecins ses prédécesseurs. Ce recueil a été, sans contredit, l'objet de ses méditations les plus profondes : c'est là que sont établies des lois sévères, immuables, exprimées en style aphoristique, ce langage le plus parfait de la médecine, qui n'a été tenu qu'une fois, par son immortel fondateur.

S'il est vrai que dans les sciences il suffit de rapprocher un grand nombre de faits particuliers, pour en déduire des principes géné-

raux, des axiomes qui servent de base à la science elle-même, ne peut-on pas, en suivant une marche inverse, partir du principe général, pour arriver aux faits particuliers dont il n'est lui-même que la formule abrégée? Cette méthode est même la seule, je pense, qui puisse conduire à une connaissance exacte de ces préceptes généraux, auxquels le temps a donné force de loi, et qui constituent l'étude la plus utile du médecin. Telle est donc la marche que j'ai adoptée dans le cours de cette Dissertation : j'ai choisi, parmi les aphorismes d'Hippocrate, un de ceux qui m'a paru le plus riche en inductions utiles, et j'ai tâché de prouver qu'il repose sur un grand nombre d'applications tirées de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique.

Si les commentateurs d'Hippocrate n'ont pas donné au sens de cet aphorisme toute l'extension qu'il comporte, c'est qu'ils ont mal interprété le terme grec πονος, qu'ils ont traduit par *douleur*, seul phénomène dont ils aient fait l'objet de leur commentaire (1). Le mot πονος, en lui-même, n'exprime pas plus une sensation pénible, qu'un travail, une action quelconque, physiologique ou pathologique. Le mot *douleur* ne rend donc qu'une partie de la pensée d'Hippocrate; et puisque, comme l'a très-judicieusement observé M. le professeur Lallemand, Hippocrate n'a pas employé les expressions propres αλγος, οδυνη, qui signifient douleur, mais πονος, dont le sens est beaucoup plus étendu, il faut croire qu'il avait généralisé sa pensée, qui n'est pas moins vraie en physiologie qu'en pathologie, qui n'est pas moins pour l'hygiène que pour la pratique de la médecine une source féconde d'applications importantes (2).

(1) *Duobus doloribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.* (Pariset.)

(2) J'ai trouvé dans l'in-folio de Foës les différentes acceptions qu'Hippocrate donnait au terme πονος. Πόνος *Græcis laborem et dolorem significat, ut scribit* M. Tullius *Tusculanâ secundâ, in quo tamen Græcos velut verborum inopiâ laborantes irridet quòd utrumque uno nomine comprehendant....*; et plus loin : *Galenus in commentario tres* τὸυ πόνου *significationes ab Erotiano expressas attingit, et suâ interpretatione accommodat.* Ἐπειδὴ τὸ πόνος ὄνομα πολλάκις μεν

Avant d'entrer en matière, il me paraît indispensable d'établir quelques généralités physiologiques propres à donner, jusqu'à un certain point, l'explication des phénomènes dont je m'occuperai plus tard.

La loi de l'économie animale qui préside aux faits dont l'aphorisme d'Hippocrate n'est que la conséquence immédiate, est la grande loi de l'unité vitale. Il existe, en effet, dans toutes nos parties, des liaisons intimes: toutes se correspondent et entretiennent un commerce réciproque de sentimens et d'affections. Quoique les rapports de solidarité ou de sympathie n'existent d'une manière plus tranchée qu'entre certains organes, il faut néanmoins convenir que dans l'organisme tout concourt à un seul acte, comme aussi un seul acte concourt à tout le reste: *Confluxio una, conspiratio una, et consentientia omnia.* Cette dernière espèce de rapport, quoique n'étant pas tout-à-fait semblable à la sympathie proprement dite, rentre cependant dans la loi fondamentale de l'unité.

Ces liens qui unissent ensemble tous les organes, en établissant une harmonie parfaite entre toutes les actions qui s'exécutent dans l'économie animale, sont encore inconnus dans leur nature. On ne sait pas pourquoi, lorsqu'une partie est irritée, une autre très-éloignée ressent cette irritation, ou même quelquefois se contracte. Ces concordances d'action et de sensation, absolument ignorées dans leurs causes, sont parfaitement établies par l'observation, et, pour être inexplicables, elles n'en jouent pas moins un rôle important dans l'économie des êtres vivans. Ces relations intimes entre toutes les parties d'un même tout, constituent une des plus remarquables différences de ces êtres comparés aux corps inorganiques: elles sont un des phénomènes les plus caractéristiques de la vitalité.

είωθεν ὁ Ιπποκρατης αντι του γυμνασιου λεγειν, ενιοτε αντι τὴς οδυνής, ἡ ἁπλῶς ἡς τινοςοῦν βλαβης, ὡς εν πολλοῖς ὑπομνημάσιν ἤδε μεμαθηκατε. Διὰ τουτο τοίνυν ἄλλος ἐπ ἄλλο τῶν τριῶν σημαινομενων ἐκε των εξηγησαμενων βιβλιον. *Quoniam* πονος *nomen* sæpiùs *consuevit Hippocrates pro exercitatione usurpare, interdùm pro dolore, vel simpliciter pro quâvis noxâ, ut ex multis commentariis jam didicistis: ob id ex iis, qui librum hunc exposuerunt, alius aliud horum trium significatorum amplexus est.*

Ces synergies ou ensemble de mouvemens dirigés vers un même but, et naissans de la loi du *consensus*, donnent lieu à un grand nombre de phénomènes physiologiques, constituent presque toutes les maladies appelées générales, et même la plupart de celles qu'on nomme locales. C'est à la faveur de ces sortes d'insurrections organiques que la nature lutte avec avantage, et se débarrasse des principes morbifiques, ou corrige les modifications vicieuses introduites dans l'économie.

L'art de faire naître ces mouvemens salutaires et de les diriger, fournit matière aux plus belles lois de la médecine pratique. Or, pour posséder l'art de faire naître ces synergies, de les diriger, de les accroître, ou dans certains cas d'en diminuer l'intensité, il faut reconnaître, qu'indépendemment des forces vitales qui résident dans chaque organe, et qui sont indispensables à l'exercice ordinaire des fonctions, chaque partie possède un surcroît d'énergie, une somme de forces, qui, pour ainsi dire en réserve, est destinée au renouvellement des premières, et vient à leur secours suivant les besoins actuels. L'ensemble de ces sommes partielles constitue ce qu'on appelle la vie générale. Lorsque les forces de chaque organe se trouvent dans un équilibre relatif plus ou moins parfait, il en résulte un état de bien-être, qu'on appelle santé. Je dis, dans un équilibre plus ou moins parfait, car la santé peut exister, malgré certains mouvemens d'oscillations dans la balance des organes. Mais ce défaut de rapport a des limites au-delà desquelles commence le domaine de la maladie. Outre la distribution irrégulière de la vie dans les organes, sa somme totale peut varier en plus ou en moins, suivant les individus. Les forces vitales sont donc susceptibles d'augmentation et de diminution; de plus elles peuvent être réparties ou distribuées d'une manière inégale, s'accumuler ainsi dans un point quelconque ou passer successivement d'un point dans un autre.

Je ne pousserai pas plus loin ces considérations sur l'unité vitale, qui m'ont paru nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre. Car, comment, sans considérer que l'homme est un, vitalement, se faire une idée de la circulation des forces, de leur dérivation et révulsion,

provoquées soit par les efforts de l'art, soit par un agent morbide?

Nous arrivons ainsi naturellement à l'examen de cette loi établie par Hippocrate : toutes les fois que les forces sont attirées en même temps dans deux sens opposés, pour y opérer un travail quelconque, le travail le plus fort obscurcit le plus faible. Afin de prouver la vérité de ce corollaire qui doit servir de texte à cette dissertation, je m'appuyerai, ainsi que je l'ai déjà observé, sur quelques faits tirés succinctement de la physiologie, de la pathologie, et sur-tout de cette branche de la thérapeutique où le principe de l'aphorisme joue un rôle si étendu, je veux parler de la théorie des fluxions.

PHYSIOLOGIE.

Duobus laboribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.

Dans cette section je choisirai mes preuves parmi les tempéramens, les organes, les sécrétions, les âges et les affections morales.

En examinant les tempéramens partiels, ceux qui sont déterminés par la prédominance d'un seul système, nous verrons une opposition constante entre certains d'entre eux. Si le système sanguin artériel jouit d'une grande énergie, le lymphatique est pour ainsi dire obscurci. En effet, les individus chez lesquels le cœur et les gros vaisseaux poussent avec force le sang dans toutes les parties du corps, ont le pouls vif, fréquent, régulier, le teint vermeil, la physionomie animée, les formes douces quoique bien exprimées, les chairs consistantes. La susceptibilité nerveuse, assez vive, est accompagnée d'une successibilité rapide, c'est-à-dire, qu'affectés aisément par les impressions que les objets extérieurs font sur eux, les hommes chez qui cet excès de force circulatoire s'observe, passent assez rapidement d'une idée à une autre. La conception est prompte, la mémoire heureuse, l'imagination vive et riante. Que résulte-t-il, au contraire, du développement du système lymphatique, si ce n'est l'absence totale des signes qui caractérisent le tempérament sanguin? Tout le corps

présente un volume considérable déterminé par la réplétion du tissu cellulaire, les chairs sont molles, l'habitude décolorée, les cheveux blonds ou cendrés, le pouls faible, lent et mou, les formes arrondies et sans expression. Toutes les actions vitales sont plus ou moins languissantes, la mémoire est infidèle, et l'attention peu soutenue.

Nous allons voir que le développement du système musculaire est ordinairement en rapport inverse de celui du système nerveux. Lorsqu'on examine la statue de l'Hercule Farnèse, ce type des constitutions athlétiques, on voit que les formes se ressentent dans toutes leurs parties de l'excès relatif des masses musculaires. On y remarque une petite tête, un cou gros et fort, de larges épaules, une poitrine très-étendue; la saillie des muscles du dos et des lombes très-prononcée par le renfoncement de l'épine; les lombes arrondies; les hanches larges et solides; les membres thoraciques et abdominaux couverts de muscles dont les attaches et les interstices sont fortement marqués; les articulations vigoureusement exprimées; le pied bien voûté, reposant bien sur le sol; en un mot, le volume du corps est dû presque entièrement aux saillies musculaires, qui ne reçoivent que peu d'accroissement du tissu cellulaire sous-cutané. Les individus doués de ce tempérament sont difficiles à émouvoir; leur sensibilité est obtuse, et ils sont, en général, bien pauvres en facultés intellectuelles.

Comparons à cette forme athlétique le tempérament nerveux d'un homme de cabinet. Nous le reconnaîtrons facilement à la faiblesse de sa constitution, à sa maigreur, au peu de volume des muscles, qui sont mous et comme atrophiés; tandis que le cerveau, siége d'une congestion habituelle, donne à la tête un volume relatif considérable, et à la physionomie une expression de perspicacité qui dénote la prédominance des facultés intellectuelles. Chez les hommes de ce tempérament, la susceptibilité nerveuse est extrême, les sensations sont vives, les jugemens prompts et variables.

Si, comme il n'est pas permis d'en douter, l'exercice habituel du corps tend à développer la force et l'activité musculaires aux dépens de l'énergie du système nerveux; si, au contraire, une vie

sédentaire et l'excitation continuelle des nerfs par divers genres d'impressions portées sur certains organes, énervent le corps et affaiblissent le système musculaire au profit du tempérament nerveux, il en résulte pour l'hygiène une observation importante : c'est que les tempéramens sont susceptibles d'être réformés par l'éducation, l'habitude et le régime, et que, par une gymnastique bien ordonnée, on peut disposer l'homme à recevoir, dans les limites de son tempérament spécial, les modifications les plus favorables à son bonheur et à sa conservation.

Nous avons vu que la vie prédominant dans un système d'organes, un autre système est affaibli de toute l'exaltation du premier ; il en sera de même si nous considérons un organe en particulier.

Le développement extraordinaire d'une partie ne se fait jamais qu'aux dépens des organes voisins, dont elle s'approprie les sucs. Il est d'observation que tout organe très-exercé prend plus de corps et se trouve conséquemment mieux nourri. On peut citer comme preuve le développement des bras chez les boulangers, celui des jambes chez les danseurs, du larynx chez les chanteurs, des épaules chez les portefaix, etc.

Lorsque le cerveau devient un centre d'action, par l'effet d'une forte contention d'esprit ou d'une volonté ferme, la sensibilité des autres organes peut être suspendue, et même la perception de la douleur entièrement abolie. Un mathématicien rêve un problême et ne s'aperçoit pas que ses pieds sont brûlés par des charbons ardens. L'histoire sainte nous représente les martyrs insensibles à la douleur au milieu des supplices les plus cruels. Au moment de la prise de Syracuse, Archimède, trop fortement occupé à tracer des figures de géométrie, est sourd à la voix d'un soldat qui lui crie de se rendre, et une mort violente est la récompense qu'il reçoit de son amour pour l'étude. Les guerriers, animés par l'ardeur du combat, reçoivent sur le champ de bataille des blessures considérables, et ne s'en aperçoivent qu'à la vue du sang qui jaillit de la plaie. Tous les praticiens n'ont-ils pas reconnu, dans les hôpitaux, que les opérations chirurgicales sont plus ou moins douloureuses, suivant que

les malades concentrent plus ou moins leur attention sur les phénomènes de la douleur?

L'estomac entraîne dans son action tous les organes de l'économie, et cette espèce de dérivation des forces vitales est d'autant plus marquée, que l'individu est plus faible. Aussi la méditation, la lecture ou une occupation sérieuse, entreprises immédiatement après le repas, dérangent les fonctions de l'estomac, en appelant ailleurs les forces destinées à opérer le travail de la digestion ; et réciproquement, en état de santé, toute digestion laborieuse nuit à la méditation.

Le principe de l'aphorisme est également vrai pour les sécrétions qui exercent les unes à l'égard des autres des services de solidarité. Dans les pays froids et pendant l'hiver, la sécrétion urinaire est très-abondante : l'activité de la muqueuse intestinale et des glandes salivaires semble accrue aux dépens des fonctions de la peau, qui sont languissantes et presque nulles: d'où il arrive que, chez les peuples de ces climats, les digestions sont promptes, l'appétit impérieux, et le besoin de substances animales en grande quantité se fait sentir avec énergie. On observe tout le contraire chez les nations méridionales : les fonctions de la peau sont très-actives et obscurcissent, pour ainsi dire, les sécrétions muqueuses et salivaires : ce qui explique pourquoi ces peuples, ayant des digestions laborieuses, sont forcés d'avoir recours aux sialagogues, aux épices et aux aromates, pour exciter l'activité ralentie de l'estomac et du canal intestinal.

Si nous parcourons les différens âges de l'homme, nous trouverons à faire de nombreuses applications de l'aphorisme.

La nutrition et l'accroissement étant les deux actes principaux dont s'occupe la nature pendant les premières années de la vie, c'est vers les systèmes digestif et assimilateur que se dirigent les mouvemens vitaux, tandis que les systèmes cérébral et générateur sont réduits au silence. La susceptibilité extrême et les nombreuses affections de l'encéphale qu'on observe à cet âge, sont presque toujours sous la dépendance sympathique de l'estomac, centre des phénomènes digestifs. Pendant la brillante époque de l'adolescence, les organes

circulatoires ; et ceux de la génération, à leur tour, obscurcissent tous les autres. Dans la virilité confirmée, la région abdominale et les viscères qu'elle renferme acquièrent une prépondérance marquée, que la pathologie fait encore mieux ressortir ; car on sait que les organes qui jouissent d'une action vitale plus énergique sont les plus exposés à devenir malades ; et, de cette manière, le plus haut degré de l'état physiologique se trouve, pour ainsi dire, en contact avec le premier de l'état pathologique. Dans la vieillesse, l'équilibre étant à peu près établi dans l'organisme, on ne voit aucun organe s'élever spécialement au-dessus des autres.

Les traducteurs et les commentateurs d'Hippocrate, en n'appliquant le sens de l'aphorisme qu'aux phénomènes de la douleur, avaient exprimé un fait d'une grande vérité sans doute, puisqu'une douleur plus forte en obscurcit une plus faible, en attirant à elle toute la sensibilité, et que les douleurs les plus faibles reparaissent après les plus violentes ; mais aussi je crois avoir démontré suffisamment que l'aphorisme pouvait s'appliquer non-seulement à la douleur, mais à des phénomènes purement physiologiques. Il serait facile de lui donner encore plus d'étendue, en pénétrant dans le domaine de l'être moral : nous verrions que, dans ces combats éternels du devoir et des penchans, au milieu de ces passions tumultueuses qui fermentent à la fois dans le cœur de l'homme, la plus forte prédomine et obscurcit toutes les autres : ce qui le prouve, c'est que jamais homme n'a été gouverné, dans le même instant, par deux passions violentes. L'extension de l'aphorisme à d'autres objets que la douleur physique, n'avait pas échappé à Galien, qui l'appliquait aussi aux phénomènes des passions que les anciens appelaient, il est vrai, les douleurs de l'âme.

Je trouve cette même idée développée dans un des commentateurs d'Hippocrate (F. Leo) : «*Duplex autem est dolor, unus corporis, alter animi, de utroque verus est aphorismus. Undè comparatio hæc fieri potest vel inter duos dolores corporis, vel inter duos animi : sic dolor corporis, verbi gratiâ, colica obscurat podagram, et è contrà ; sic dolor capitis, scarificatis auribus ; sic etiàm in dolore animi, major tristitia*

tollit minorem, timor vitæ obscurat timorem perdendæ pecuniæ, vel vestis, vel ira lætitiam.

PATHOLOGIE.

Duobus laboribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.

Forcé de me renfermer dans les bornes d'une simple Dissertation, je me contenterai de citer, à l'appui de ma proposition, quelques faits tirés des phlegmasies, des affections organiques, des métastases et des maladies qu'il est dangereux de guérir.

Depuis que, dans les autopsies cadavériques, on met une attention scrupuleuse à observer tous les organes, on a reconnu qu'il était bien rare qu'un seul d'entre eux fût affecté, et souvent, indépendamment de la lésion principale, on a trouvé des traces non équivoques d'inflammation que rien n'avait fait soupçonner pendant la vie. Combien n'est-il pas commun, en effet, de rencontrer plusieurs membranes séreuses, muqueuses, synoviales, affectées lorsqu'une seule paraissait l'être? La maladie principale masquant toutes les autres, le malade et le médecin sont induits en erreur par la prédominance des symptômes; mais lorsque, par des saignées locales, des applications émollientes, on parvient à diminuer l'inflammation prédominante, il n'est pas rare de voir le malade ressentir des douleurs dans un autre organe et une inflammation nouvelle se manifester. Ainsi, dans le rhumatisme, quoique plusieurs articulations soient souvent frappées en même temps, le malade ne se plaint que de la douleur qu'il ressent à l'une d'elles: on combat celle-ci par des moyens anti-phlogistiques, et le lendemain l'articulation paraît moins rouge, moins gonflée; mais une autre qui, la veille, était seulement un peu engorgée, devient le siége de douleurs lancinantes, ou bien une pleurésie, une péritonite se déclarent. On dit alors que l'inflammation a changé de place: ce qui n'est pas toujours exact, car souvent ces maladies existaient primitivement, mais elles étaient obscurcies, masquées par l'intensité de l'inflammation principale.

On sait, dans les grands hôpitaux, à combien de malades les indigestions sont funestes. On en voit qui portent des ulcères d'une grande étendue, la suppuration est abondante et de bonne nature, les chairs vermeilles, et tout promet une heureuse issue, lorsque des parens leur apportent en cachette des alimens indigestes dont ils se gorgent : l'estomac, accoutumé à un régime modéré, tout-à-coup surchargé d'alimens, est transformé en un centre de fluxion ; l'irritation qui s'y établit devient supérieure à celle qui existe dans la surface ulcérée ; celle-ci cesse de se couvrir de pus, les bourgeons charnus s'affaissent, une oppression extrême se manifeste, le râle survient, la suffocation et la mort.

Les phlegmasies chroniques sont souvent obscurcies par des affections aiguës. On voit des symptômes de catarrhes pulmonaires, de gastrite chronique, disparaître tout-à-coup à l'apparition d'une pleurésie, d'une péritonite aiguë, d'une fièvre adynamique ou ataxique, etc. Dans tous ces cas, *labor vehementior obscurat alterum.* Lorsque l'affection aiguë a parcouru ses périodes, la maladie chronique reparaît de nouveau.

Cependant il arrive quelquefois que les symptômes d'une phlegmasie légère sont plus apparens que ceux d'une phlegmasie plus intense. Ce fait, au premier abord, paraît infirmer la vérité de l'aphorisme d'Hippocrate ; mais la contradiction n'est qu'apparente, comme nous allons le démontrer. Un homme est atteint d'une inflammation gastro-intestinale caractérisée par les symptômes les plus alarmans : tout-à-coup le malade cesse de se plaindre, le ventre n'est plus douloureux à la pression ; mais un observateur attentif remarque en même temps de l'exaltation dans les idées, un léger délire qui annonce un commencement d'affection du cerveau ou de l'arachnoïde. Ici, c'est une légère congestion cérébrale qui masque l'affection abdominale, parce que le cerveau enflammé cesse de percevoir les sensations ; mais les symptômes indépendans de la sensibilité, tels que la rougeur de la langue, la sécheresse et la chaleur âcre de la peau, sur-tout celle du ventre, n'annoncent pas moins la prédominance de l'affection abdominale. Cette remarque n'avait pas échappé à Hippocrate, lorsqu'il

disait : *Qui dolentes aliquâ corporis parte, dolorem non sentiunt, iis mens œgrotat.*

Dans certains cas, une irritation qui s'établit dans une partie s'oppose au développement d'autres irritations. M. le professeur Bérard a cité l'observation d'un individu goutteux qui n'éprouve pas d'attaques tant que l'expectoration se maintient, et qui voit la goutte survenir aussitôt que les crachats se suppriment. M. le professeur Broussonnet nous a parlé d'une jeune fille, âgée de 17 ans, qui, ayant perdu l'usage de la voix par suite d'une phthisie laryngée vénérienne, devint enceinte, quelques mois après l'invasion de cette maladie. A l'apparition des premiers signes de la grossesse, elle recouvra l'usage de la voix, qu'elle conserva pendant tout le cours de la gestation ; mais, après l'accouchement, la phthisie laryngée reparut avec une intensité plus vive, et la voix se supprima de nouveau. Personne n'ignore qu'une fistule à l'anus, comme l'état de grossesse, arrête souvent les progrès de la phthisie pulmonaire.

Il en est à peu près de même à l'égard des tumeurs blanches des articulations. Lorsqu'elles ont résisté aux vésicatoires, aux moxas, aux cautères, on se détermine à pratiquer l'amputation. Le malade guérit ; mais au bout d'un certain temps, lorsque la cicatrice est fermée, la respiration devient gênée, une douleur sourde se manifeste à la poitrine, avec toux, chaleur vive à la peau, enfin la phthisie se déclare : alors il est évident que l'articulation malade était un centre de fluxion qui contre-balançait l'inflammation interne et l'empêchait d'éclater ; mais, celle-là n'existant plus, la maladie interne devient prédominante et fait des progrès rapides. On sait que les affections tuberculeuses, les cancers, etc., sont des maladies qui envahissent à la fois plusieurs systèmes d'organes.

Lorsqu'une personne a plusieurs engorgemens scrofuleux considérables, on voit les parties malades s'enflammer, devenir douloureuses, et s'abcéder successivement, rarement ensemble, pour peu que le cas soit grave et la douleur un peu vive. Nous avons vu que le germe d'une maladie ou d'une douleur physique peut rester assoupi par une douleur ou une maladie plus forte. Voici un fait cité par

M. le prof[r] Richerand qui vient encore à l'appui de notre proposition. « Un carrosse dans lequel j'étais, versa par la maladresse du cocher ; les glaces furent brisées et j'eus les deux poignets foulés. Le poignet droit qui avait éprouvé le tiraillement le plus considérable, se gonfla le premier. Je combattis ce gonflement par les remèdes appropriés, lorsque au bout d'une semaine, la tuméfaction et la douleur avaient presque complètement disparu et que la main droite commençait à reprendre sa flexibilité et sa souplesse, le poignet gauche se gonfla et devint à son tour douloureux. Les deux maladies se succédèrent et parcoururent séparément leurs périodes.

La plupart du temps les métastases sont la conséquence du principe de l'aphorisme d'Hippocrate. Une personne atteinte d'un érysipèle, de variole ou de rougeole, s'expose au courant d'un air froid ; l'éruption cutanée disparaît ; mais un catarrhe pulmonaire, une pneumonie ou une gastrite se déclarent. Une plaie, un ulcère fournissant une suppuration abondante, tarissent à la suite d'un excès de table, et sont remplacés par une gastrite ou une gêne dans la respiration. On voit des gonorrhées dont la disparition est suivie de l'engorgement des testicules ou d'ophthalmies rebelles. La goutte se supprime, et une irritation des viscères abdominaux ou des méninges, de l'encéphale, la remplace.

Il est certaines maladies qu'il faut savoir respecter, parce que leur présence est nécessaire pour contrebalancer des dispositions morbides intérieures dont le développement pourrait devenir funeste; aussi doit-on se garder de guérir les dartres miliaires, farineuses, et autres éruptions cutanées, lorsqu'elles sont anciennes et qu'elles ne font pas de progrès. Il pourrait résulter de leur disparition une phlegmasie du foie, des intestins ou des poumons. La teigne muqueuse est salutaire aux enfans ; ceux qui l'ont jouissent presque toujours d'une bonne santé; si on la supprime, il en résulte divers accidens, tels que convulsions, anasarque, difficulté de respirer, abcès dont le siége varie, etc. Le dévoiement préserve quelquefois de la phthisie, de l'hydropisie, à l'époque de la cessation des règles. La leucorrhée est intimement liée à la santé de certaines femmes.

Parmi les hémorrhagies, l'épistaxis et le flux hémorrhoïdal doivent être respectés. Les ulcères anciens, les vésicatoires, les cautères, les sétons, ne doivent être supprimés qu'avec beaucoup de prudence.

THÉRAPEUTIQUE.

Duobus laboribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.

La fluxion arrive par une mauvaise distribution des forces disponibles ou radicales. Cependant la concentration de ces forces n'amène pas toujours un état fluxionnaire morbide, comme nous l'avons vu en physiologie. Elle peut déterminer simplement une augmentation d'action, ou un état insolite de douleur ou de spasme ; mais, dans tous ces cas, une impression extraordinaire, produite sur une partie éloignée, peut empêcher le superflu des forces de se porter sur un point spécial, et égaliser ainsi leur répartition.

La fluxion entre comme élément essentiel dans un grand nombre de maladies tant aiguës que chroniques. Vallésius est allé même jusqu'à dire : « *omnium denique malorum causa videtur esse fluxio evidentior aut occultior.* » Si cette assertion est vraie, combien l'application de l'aphorisme d'Hippocrate n'est-elle pas étendue, puisque sur lui seul repose le traitement méthodique des fluxions ? On rencontre, en effet, l'élément fluxionnaire simple ou combiné dans les hémorrhagies actives, les inflammations, certaines névroses, les ulcères, etc. Il prend le caractère des maladies auxquelles il s'associe. D'après cette considération, Dumas, professeur de Montpellier, reconnaît des fluxions inflammatoires, nerveuses, sanguines, catarrhales, rhumatismales et goutteuses. Quoique les causes des différentes espèces de fluxions, et les humeurs qui en forment la matière, soient très-différentes entre elles, toutes en général sont assujetties aux mêmes lois, et par conséquent toutes réclament les mêmes moyens thérapeutiques.

Hippocrate est remonté jusqu'au principe fondamental de la méthode de traitement qui convient dans les fluxions, lorsqu'il a dit : *duobus laboribus simul obortis non in eodem loco, vehementior obs-*

curat alterum. Mais ce n'est qu'entre les mains de Barthez que ce principe a reçu tous les développemens dont il était susceptible. Ce professeur habile, réunissant les préceptes que les médecins anciens et modernes ont laissés sur cette matière, a soumis à des lois expérimentales cette partie importante de la thérapeutique.

Nous avons vu, dans la section *Pathologie*, qu'il est des fluxions salutaires qu'il faut savoir respecter. Ce précepte comprend la classe nombreuse des maladies qu'il est dangereux de guérir. Mais, dans le cas contraire, lorsqu'une fluxion est jugée dangereuse, on doit se proposer de rompre l'appareil ou concours de mouvemens qui la constituent, en provoquant une série de mouvemens dans un ordre tout-à-fait opposé.

Les bornes d'une dissertation ne me permettant pas d'exposer ici l'ensemble des principes sur lesquels repose cette méthode, je me bornerai à établir ceux qui sont considérés comme fondamentaux.

1° *Une fluxion naturelle ou artificielle qui a lieu en même temps que la première, et dans une partie plus éloignée, peut détruire celle-ci.*

Ce premier principe, qui n'est que la traduction de l'aphorisme d'Hippocrate, renferme une vérité constatée par l'observation journalière. Nous avons cité en pathologie plusieurs faits qui prouvent qu'une fluxion, qui a lieu au-dehors, peut entraver les progrès d'une autre qui se fait à l'intérieur ; les heureux effets des dérivatifs et des révulsifs constatent, à leur tour, que l'art peut opérer les mêmes effets que la nature. Haller a vu, dans ses expériences, qu'une seconde piqûre décide une fluxion dérivative, relativement à la piqûre qui a eu lieu primitivement. Cette seconde fluxion, par rapport à son influence sur la première, se nomme contre-fluxion.

2° *La fluxion s'étend plus ou moins loin, et s'accompagne d'un cercle fluxionnaire plus ou ou moins étendu.*

Une fluxion soit naturelle, soit artificielle, n'est pas toujours locale; elle s'étend de proche en proche, embrasse dans sa sphère un plus ou

moins grand nomdre de parties, et finit par envahir tout le système vivant. Nos organes éprouvent plus ou moins vivement l'impression des divers stimulans qui les approchent ; le cercle fluxionnaire que ceux-ci déterminent peut varier en largeur ; ainsi, lorsqu'une pierre est jetée sur la surface de l'eau, elle produit des cercles concentriques plus ou moins grands, selon la force d'impulsion qu'elle a reçue. Cette remarque, dont on va bientôt sentir toute l'importance thérapeutique, repose sur l'observation des faits. Suivons la marche d'une ophthalmie, par exemple ; elle peut se borner à la conjonctive, pénétrer plus ou moins profondément dans le globe de l'œil, occuper toute la tête ou sa moitié latérale, envahir toutes les parties supérieures, et enfin se généraliser par une fièvre d'une intensité variable. Il en est de même de l'inflammation de tous les organes. La fluxion peut donc être non-seulement générale ou locale, mais former un cercle plus ou moins étendu.

3° *La contre-fluxion doit être placée hors du cercle de la fluxion elle-même.*

Il est de la plus haute importance, dans le traitement méthodique des fluxions, de constater l'étendue du cercle inflammatoire ; car il est facile de voir par avance que, si on place la contre-fluxion dans le cercle de la fluxion elle-même, on doit nécessairement augmenter celle-ci loin de la diminuer ; et Hippocrate dit positivement : *Duobus laboribus obortis non in eodem loco.* Si, comprenant mal le sens de l'aphorisme, on place un prétendu dérivatif dans le cercle d'attraction du point fluxionnaire, c'est-à-dire *in eodem loco*, il est évident qu'on se trompe dans l'application de l'axiome pratique le plus généralement répandu. Voici un exemple qui fera mieux ressortir l'importance de ce précepte :

Un laboureur fut atteint d'un érysipèle à la jambe, avec tension extrême, ardeur et chaleur insupportables ; il y avait en même temps fièvre vive, agitation, insomnie et idées disparates. Un chirurgien fit une saignée au pied du côté affecté ; dès cet instant, couleur

de l'érysipèle d'un rouge cramoisi, tension déchirante, fièvre de la plus grande intensité : c'était le troisième jour de l'éruption érysipélateuse. M. Latour, médecin distingué d'Orléans, fut appelé. Pour prévenir la terminaison gangréneuse, qui lui parut imminente, il ordonna une saignée du bras le soir, et le lendemain conseilla le petit-lait, etc. La guérison complète n'eut lieu que le quinzième jour de la maladie.

Dans le fait que je viens de rapporter, la fluxion était générale ; il y avait fièvre vive, agitation, insomnie, délire ; on était au troisième jour de l'éruption érysipélateuse, c'est-à-dire, dans le moment où la fluxion est le plus souvent généralisée. Toutes ces considérations étaient bien propres à éclairer le chirurgien. Aussi nous avons vu de quels effets funestes a été suivie la saignée du pied, et combien celle du bras a été favorable, parce qu'elle a été faite hors du cercle de la fluxion.

Il convient donc toujours de modifier et de restreindre les moyens thérapeutiques par la connaissance de l'étendue du cercle fluxionnaire. Ordinairement toute fluxion commençante est générale, tandis qu'elle devient locale au bout d'un certain temps. Cependant, dans certains cas, une fluxion peut être locale dans son commencement, devenir générale dans son milieu, pour redevenir encore locale vers la fin, et rentrer alors dans le cercle d'où elle était partie, par une progression inverse à celle qu'elle avait suivie dans sa première extension.

La contre-fluxion ou la fluxion artificielle doit être placée assez loin de la fluxion naturelle pour ne pas l'augmenter, assez près pour agir sur elle. La fluxion est-elle très-circonscrite, très-bornée, ce sont les dérivatifs qui conviennent ; est-elle plus étendue, il faut les écarter du point immédiatement affecté ; est-elle enfin générale, il est des cas où l'on ne doit employer aucune espèce d'attractifs pris dans la classe des excitans. On a vu un pédiluve sinapisé augmenter une hémorrhagie nasale, une angine qui fût suivie immédiatement après d'un refroidissement général, avec excitation fébrile et une constriction générale de toute la périphérie du corps. Dans ce cas, les

attractifs doux, les fomentations, les pédiluves d'eau simple, sont les seuls moyens que l'on puisse employer avec succès.

On doit expliquer, par les principes que nous venons d'établir, les faits, en apparence merveilleux, qui prouvent qu'on a traité heureusement les phlegmons, dans le principe, par des vésicatoires appliqués sur la partie même de la peau correspondante à l'inflammation. Cependant il est toujours à observer que cette méthode est essentiellement perturbatrice, et qu'elle ne doit pas être mise en pratique dans tous les cas ; elle ne convient certainement pas quand l'inflammation a déjà fait beaucoup de progrès ; on s'exposerait alors à augmenter singulièrement la phlogose. On doit saisir le moment où la fluxion est encore locale, concentrée dans le noyau, d'où elle doit s'irradier plus ou moins loin. C'est de cette manière qu'on peut se rendre compte des effets opposés que les praticiens retirent souvent de l'emploi de la même méthode.

En résumé, on se propose, dans l'emploi des dérivatifs, d'appeler l'inflammation sur une partie moins importante que celle qu'elle occupe. Quand cette inflammation est plus intense que celle qu'ils déterminent, les dérivatifs augmentent presque toujours le mal. Pour en faire une application judicieuse, il faut donc bien constater si la nouvelle inflammation sera capable de déplacer la première. On peut poser, en thèse générale, qu'elle ne pourra la déplacer, quand la première sera accompagnée de symptômes généraux qui annoncent une réaction de toute l'économie. Lorsqu'on juge les dérivatifs utiles, il faut, dans les phlegmasies aiguës, se servir de ceux qui agissent promptement et dont l'effet dure peu. Dans les phlegmasies chroniques, au contraire, les exutoires, les cautères, les sétons, dont l'action est lente mais continue, sont les dérivatifs qui conviennent le mieux. L'exercice modéré des membres, employé avec persévérance, seconde leurs efforts, en appelant au-dehors la congestion qui se fait à l'intérieur.

FIN.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

LORDAT, Doyen.
BAUMES.
LAFABRIE.
BROUSSONNET.
DELPECH, Président.
DELILE, *Examinateur.*
LALLEMAND.

MESSIEURS :

ANGLADA.
CAIZERGUES.
DUPORTAL, *Examinateur.*
DUBRUEIL, *Suppléant.*
BÉRARD, *Examinateur.*
DUGÈS.
DELMAS.

PROFESSEURS HONORAIRES.

CHAPTAL.
VIGAROUS.

VIRENQUE, *Professeur émérite.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

BATIGNE.
BAUMES fils.
BERTRAND.
BOURQUENOD.
ESTOR.
FAGES.
GOLFIN.
POURCHÉ, *Examinateur.*
POUZIN.
RECH.
RENÉ, *Suppléant.*
SABLAIROLES, *Examinateur.*
SAISSET.
. . . .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être conssidérée comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.